

L'INDIVIDU-SUJET DANS LA SOCIÉTÉ POSTMODERNE, QUEL RAPPORT À L'ÉVÉNEMENT ?

Jean-Pierre Boutinet

De Boeck Supérieur | « [Pensée plurielle](#) »

2006/3 n° 13 | pages 37 à 47

ISSN 1376-0963

ISBN 2804152014

Article disponible en ligne à l'adresse :

<http://www.cairn.info/revue-pensee-plurielle-2006-3-page-37.htm>

Pour citer cet article :

Jean-Pierre Boutinet, « L'individu-sujet dans la société postmoderne, quel rapport à l'événement ? », *Pensée plurielle* 2006/3 (n° 13), p. 37-47.

DOI 10.3917/pp.013.0037

Distribution électronique Cairn.info pour De Boeck Supérieur.

© De Boeck Supérieur. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

L'individu-sujet dans la société postmoderne, quel rapport à l'événement ?

JEAN-PIERRE BOUTINET

Résumé : Structure et événement peuvent être considérés comme deux paradigmes fondateurs des sciences humaines en même temps que dans leurs emplois ils constituent deux analyseurs historiques caractéristiques. En effet, si la structure appartient en propre à la modernité, spécialement dans sa version tardive des années 1960, l'événement accompagne la postmodernité de ces dernières décennies. Structure et événement nous renvoient à deux grilles de lecture contrastées, la première faite de consistance et de profondeur, la seconde en contraste de fragilité et de superficialité. Or, lors du passage historique de la structure à l'événement, nous avons assisté à un changement de temporalités, l'événement nous introduisant dans un temps polychronique marqué par une crise des anticipations et une hypertrophie du moment présent en même temps qu'une redécouverte du passé et de la mémoire. Dans ce nouveau contexte, le sujet perd de la toute-puissance qui était la sienne auparavant d'un sujet pleinement autonome pour devenir un sujet barré, oscillant avec l'événement entre affirmation de soi et assujettissement.

Mots clés : Structure, événement, sens, crise.

On se souvient, sinon les archives sont là pour nous le dire, que l'actualité effervescente des mois de mai et de juin 1968 en France a été spontanément désignée par l'expression « les événements », terme quelque peu énigmatique qui cache autant qu'il révèle. Si ce millésime de 1968 est entré depuis dans l'histoire, c'est bien à travers sa dénomination consacrée *Les Événements de (19)68*, dénomination que mai et juin ont imposé au millésime quand, six mois plus tôt, janvier et février donnaient l'impression de vivre une période d'ennui. Les mois d'hiver se trouvaient alors en complète ignorance de ce que tramait le trublion de printemps pour concocter un tel nom de baptême à leur nouvelle

année. Mais face au caractère imprévisible et improvisé des manifestations de l'époque, les institutions déstabilisées furent obligées de revoir leurs agendas et d'annuler maintes manifestations officielles déjà programmées depuis longtemps. Elles faisaient alors paraître un avis de changement d'agenda qui commençait toujours par la rituelle expression pudique « En raison des événements... ». Bien que nous fussions dans ces années-là en pleine vogue structurale, l'irruption de l'événement quelque peu sphinx et monstre à la fois¹ allait déstabiliser de façon durable la structure. C'est à cette époque que les sciences humaines se virent dans l'obligation de redonner sa place à l'événement, bousculées et contraintes qu'elles furent alors d'ouvrir de nouvelles perspectives dans la prise en compte des temporalités.

L'histoire d'un balancier entre structure et événement

Structure et événement constituent deux paradigmes fondateurs des sciences historiques ; ce sont en même temps deux paradigmes significatifs de nos espaces contemporains que l'on peut d'ailleurs utiliser comme analyseurs culturels ; si le premier est plus à même de rendre compte de notre modernité avancée², le second montre davantage d'affinité avec nos espaces postmodernes³.

Certes, pendant longtemps les sciences humaines se sont davantage intéressées à la structure, temporalité inverse de celle sous-tendue par l'événement et ce à travers les différentes formes de structuralisme. Notre modernité avancée, telle qu'elle s'est déployée dans le courant du XX^e siècle a ainsi privilégié l'histoire structurale, en réaction contre l'histoire événementielle antérieure, qui était souvent assimilée à une histoire chronologique et anecdotique. Cette nouvelle histoire structurale née dans l'entre-deux-guerres fut celle du temps de la longue durée de l'École des Annales, propre à M. Bloch et F. Braudel⁴. Elle se voulait être à l'époque une recherche des grandes intelligibilités organisatrices de notre devenir. Or, avec le XX^e siècle tirant sur sa fin, l'événement réapparaît subitement là où on ne l'attendait plus et se met à son tour à interroger la structure à travers ce qu'initie notamment dans les années 1980 l'historien P. Nora prônant, dans ses *Lieux de mémoire*, le retour à la mémoire de préférence à l'histoire⁵.

¹ L'événement-sphinx et l'événement-monstre furent les deux dénominations qualifiantes attribuées à l'époque à l'actualité de 1968 par E. Morin et P. Nora dans des contributions parues au sein d'un numéro spécial de *Communications* paru en 1972, le numéro 18, numéro consacré à l'événement et à son retour.

² Nous reprenons les termes de modernité avancée et de modernité tardive, que nous assimilons l'un à l'autre, à A. GIDDENS (1990), in *The Consequences of Modernity*, en traduction française *Les conséquences de la modernité*, Paris L'Harmattan, 1988, trad. 1994.

³ Nos entendons ici la postmodernité comme concept descriptif des décennies qui entourent l'année 2000, marquées par une suprématie de la civilisation communicationnelle. Cf. entre autres Y. BONNY (2004), *Sociologie du temps présent, modernité avancée ou postmodernité*, Paris, A. Colin.

⁴ Cf. de F. BRAUDEL (1969), *Écrits sur l'histoire*, Paris, Flammarion.

⁵ Cf. sous la direction de P. NORA (1984-1986), *Les lieux de mémoire*, Paris, Gallimard, 3 tomes.

Avec structure et événement, nous nous trouvons en présence de deux grilles de lecture contrastées de l'actualité qui opposent la consistance de la structure à la fragilité de l'événement. Nous nous interrogeons sur la place respective à donner à l'un et à l'autre : tantôt nous avons l'impression que l'événement est absorbé par les régularités structurales ; à peine alors consentons-nous à le ranger dans les accidents de parcours qui accompagnent la structure dans les vicissitudes de sa permanence ; tantôt nous le percevons dans son irréversibilité se donnant le pouvoir de désorganiser pour initier un changement structural : comment ainsi lire et comprendre ces événements qui ont émaillé le cours du XX^e siècle ? Accident de parcours ou changement structural, tels l'assassinat de l'archiduc d'Autriche à Sarajevo ou l'assassinat de J. Kennedy à Dallas ou justement les événements de 1968 ou encore la première guerre du Kippour ? Et la chute du Mur de Berlin ou plus près de nous le 11 septembre 2001 ? Finalement, ce n'est pas la structure qui est embarrassante ; son conformisme rassurant apaise, quitte à endormir. C'est bien l'événement qui fait fonction de perturbateur avec son ambition de vouloir provoquer par sa venue une rupture structurale.

Pour répondre sans trop d'approximation aux interrogations que nous venons de poser, il nous faudrait affiner le concept d'événement et identifier les rôles que nous cherchons à lui faire jouer : tantôt l'événement se laisse assimiler à la structure, tantôt il résiste à elle, quitte à en modifier l'équilibre, tantôt encore il se donne comme fondateur d'une nouvelle structure⁶. En tout état de cause, événement et structure constituent deux clefs de lecture puissantes des temporalités. La première est de l'ordre du visible, de la surface, d'un donné descriptif qui fait irruption et laisse derrière lui des images mentales de l'observable événementiel pour le moins tenaces car ce dernier a toujours un côté spectaculaire, voire dramatique. La seconde appartient au monde de l'inobservable, de la profondeur, d'une intelligibilité patiemment repérée et reconstruite sur un mode durable. Entre événement et structure il y a bien de cette opposition formulée par C. Lévi-Strauss, filant la métaphore, entre sociétés chaudes et sociétés froides⁷; l'événement se rapproche davantage des sociétés chaudes, alors que la structure trouve son espace de prédilection d'abord dans les sociétés froides. L'événement est du côté de Bachelard et de son instantanéité, la structure s'apparente à la durée de Bergson.

⁶ Ce sont là trois modèles utilisés l'un contre les deux autres dans le débat qui oppose les tenants de la modernité à ceux de la postmodernité : si, pour A. TOURAINE (1992), in *Critique de la modernité*, Paris, Fayard, la critique actuelle de la raison ne saurait remettre en cause la figure de la modernité faite de complémentarités et d'oppositions entre raison et sujet, pour A. GIDDENS (1994), le passage d'un système de fabrication à un système de communication altère la modernité en la transformant en modernité tardive (cf. *Les conséquences de la modernité*, Paris, L'Harmattan), tandis que pour M. FREITAG (2002), la vaste entreprise de désymbolisation du monde est actuellement révélatrice d'une transformation sociale qu'il qualifie de postmoderne (cf. *L'oubli de la société, pour une théorie critique de la postmodernité*, PUR).

⁷ Cf. *Anthropologie structurale deux*, Paris, Plon, 1973, p. 42.

Apparition de nouvelles temporalités dans nos environnements postmodernes

En quelques décennies, nous sommes passés de ce que nous appelons ici la modernité tardive des années 1970-1980 à la postmodernité de ce début de XXI^e siècle ou, pour prendre les propres termes d'A. Giddens⁸, d'un système sociétal organisé autour de la fabrication à un système centré sur l'information et la communication : ce passage est marqué par un changement de paradigme culturel qui révèle un changement de temporalités : la continuité structurale moderne propre à la fabrication des objets techniques laisse désormais la place à l'immédiateté événementielle postmoderne de l'information.

La continuité structurale pouvait être saisie à travers les temporalités linéaires et orientées d'un progrès cumulatif issu des Lumières, alors qu'aujourd'hui ces temporalités se trouvent de plus en plus contestées ou pour le moins marginalisées. La barrière temporelle entre le présent et le passé, très hermétique en modernité, est désormais remise en cause ; elle laisse la place à une grande porosité entre mémoire et événement à travers entre autres l'engouement pour la commémoration et la célébration, toujours appuyées sur un espace communicationnel qui se manifeste dans ses dimensions de fugacité, d'imprévisibilité et d'aléatoire : l'universel moderniste et progressiste semble être en voie d'effacement, de façon provisoire ou durable et avec lui le goût de l'anticipation ; nous sommes ainsi saisis par une répugnance à spéculer sur ce que nous réserve notre avenir⁹ ; nous devenons impuissants à anticiper des lendemains prometteurs. En revanche, nous redécouvrons le local, le territorial et avec lui nous valorisons une hypertrophie du moment présent : le culte de l'agenda en est l'un des révélateurs¹⁰.

C'est dire que les actuelles temporalités postmodernes s'opposent dans leur polychronie à la monochronie antérieure en donnant toute son importance à ce qui ressortit au pluriel : nous passons ainsi de l'histoire aux histoires, du projet de société ou de vie aux multiprojets de management¹¹, du séquentiel aux figures variées de l'alternance, de l'échéance fixée aux différentes formes d'immédiateté et de transition. C'est dans ce contexte que l'éphémère événementiel prend de plus en plus de place, se substituant à la profondeur structurale. Une telle profondeur était celle des systèmes dichotomiques au sein desquels le signifiant observé entendait exprimer à sa manière une structure sous-jacente qui lui conférait son sens. Tout se donne désormais à contempler en surface dans la multiplicité des seuls signifiants, ces événements informationnels et communicationnels qui nous sont offerts en pâture, sans qu'il n'y ait

⁸ *Op. cit.*

⁹ À ce propos, P. TAGUIEFF (2000), dans son essai *L'effacement de l'avenir*, Paris, Galilée, en vient jusqu'à évoquer l'effacement de l'avenir.

¹⁰ Cf. à ce sujet notre travail *Vers une société des agendas, une mutation de temporalités*, Paris, PUF, 2004.

¹¹ Sur les vicissitudes du concept de projet et ses métamorphoses récentes, cf. notre travail *Anthropologie du projet*, Paris, PUF, 2004, 8^e éd. augmentée.

rien à comprendre car toute profondeur est momentanément bannie. La dichotomie verticale entre le révélé observable et le caché sous-jacent de la signification est remplacée par une autre dichotomie toute en surface, celle de l'interactivité informationnelle entre l'image et l'écrit, celle des écrans informationnels et des usagers, celle de systèmes automatisés mis en interface¹². Une telle situation n'est pas sans générer un étrange paradoxe. En effet, dans ce nouvel environnement, la place laissée à l'incertitude et à la complexité augmente considérablement, alors que le volontarisme et l'invocation de la responsabilité n'ont jamais pris autant d'importance, pour tenter de réduire à l'extrême ce qui ne dépend finalement pas de nous.

La dépression du sujet postmoderne

Voyons donc ce qu'il en est de ce volontarisme du sujet postmoderne, façonné aux exigences de ses différentes responsabilités à devoir assumer¹³, appelé à faire face à l'événementiel d'une incertitude situationnelle grandissante. La modernité, spécialement la modernité tardive a cultivé l'émancipation du sujet, à travers le développement de la personne entrevue comme adulte en perspective, magnifié durant les *Trente Glorieuses* ; elle favorise, par ailleurs, la généralisation d'une scolarisation prolongée à tous les jeunes d'une même classe d'âge ; elle a de plus promu d'un côté la formation permanente entrevue comme école de la deuxième chance, d'un autre la profession conçue comme carrière permettant par la mobilité ascensionnelle une promotion sociale. Or cette émancipation du sujet rêvée par la modernité et mise en ébauche par elle va buter sur le soc d'une mutation historique, d'abord technologique ; celle-ci n'aura de cesse de renvoyer le désir d'émancipation du sujet à ses propres illusions et chimères, celui d'une société postindustrielle dont les prouesses technologiques vont assez brutalement substituer le paradigme de la communication, de ses incertitudes et de ses aléas à celui de la production, de ses maîtrises et de ses repères obligés.

C'est ainsi que nos premières décennies de postmodernité voient l'effondrement du sujet, maintenant malmené par les différentes formes d'individualisme qui le laissent seul face à lui-même, sans repères bien identifiables, sans perspectives d'anticipation voire d'émancipation. De l'adulte en construction et en devenir de la modernité tardive, celle des années 1970-1980, un adulte conquérant et autonome, nous sommes rapidement passés dans les années 1990-2000 à un adulte plus frileux, se montrant sous bon nombre d'aspects immature et incertain, doutant de lui-même, sans

¹² Sur cette montée de la place prise par l'interactivité image-écrit dans nos modes d'expression et de communication et donc sur la substitution des productions d'effets à celles du sens, cf. l'étude de Ch. VANDENDORPE (1999), *Du papyrus à l'hypertexte*, Québec, Boréal.

¹³ Sur le poids des responsabilités pesant sur le sujet postmoderne, cf. les travaux d'A. EHRENBORG, notamment *La fatigue d'être soi*, Paris, Odile Jacob, 1998 ; cf. aussi notre étude, « Mobilité professionnelle, projet de carrière et gestion des compétences aux prises avec le sentiment de responsabilité », in B. Raveleau *et al.*, *L'individu au travail*, Paris, L'Harmattan, 2002, p. 81-97.

affiliation caractéristique¹⁴. Nous pouvons de ce fait observer une régression individuelle et sociale au regard d'une philosophie affirmée de la personne en construction identitaire, une philosophie encore en vigueur dans les années 1970 ; nous semblons nous acheminer vers une philosophie tâtonnante de l'individu qui étale son malaise, voire son mal-être identitaire. Le chaos de carrière chez cet individu se substitue au modèle antérieur du développement vocationnel de la personne, comme d'ailleurs à un niveau collectif le chaos organisationnel remplace l'ancien paradigme du développement organisationnel¹⁵.

Dans un tel contexte, il peut être pertinent de recourir délibérément au concept de sujet pour mieux situer ce nouvel individu en déchéance de personne, en jouant sur le caractère équivoque du terme de sujet, ce sujet barré mis déjà en exergue par J. Lacan à l'aube de notre postmodernité, c'est-à-dire un sujet qui se donne alternativement comme auteur et comme assujetti¹⁶. C'est un sujet qui subit l'événement en même temps qu'il le fait, un sujet mis constamment en éveil par un prurit identitaire mais qui vit en permanence dans un sentiment de désenchantement et d'impuissance. Ce sujet ne renvoie plus à un soi unifié, intégré, le barré évoqué plus haut l'interdit dorénavant. C'est au contraire un sujet pluriel, hybride, aux identités multiples, aux appartenances, parcours, compétences et responsabilités à assumer diversifiés, un sujet fragmenté, nomade qui peut se laisser dissoudre justement au gré des événements rencontrés et vécus¹⁷ : l'importance actuellement du syndrome dépressif comme mal endémique planant sur nos contemporains est une bonne illustration de cette menace de dissolution. Le sujet, en voie de dissolution ou pour le moins de désarticulation, ne peut donc plus être pensé d'abord en termes de structure ; il se manifeste à la faveur des événements, ceux qui jalonnent une histoire de vie disparate à réunifier régulièrement dans l'une ou l'autre forme de curriculum.

Le sujet barré, tantôt affirmatif dans l'exercice des responsabilités qu'il doit assumer, tantôt taxé d'irresponsable à travers tel ou tel de ses comportements jugés problématiques, devient difficilement capable de communiquer avec lui-même ; prenant en fonction des contextes, tel ou tel état, il s'installe dans le provisoire, à l'instar des flux communicationnels qui le sollicitent. Ce sujet postmoderne s'affirme dans sa modestie ; il peut même se montrer trop modeste, aux limites de la culpabilité, à moins qu'il ne se laisse tenter par le cynisme, cette fuite dans l'une ou l'autre forme de mépris pour mieux se protéger d'une réalité devenue frustrante et insupportable¹⁸. Toujours est-il

¹⁴ R. Castel insiste sur cette désaffiliation de l'adulte dans nos contextes postmodernes. Voir son travail *Les métamorphoses de la question sociale*, Paris, Fayard, 1995. Sur les transformations de la vie adulte et les modèles par lesquels elle s'est donnée à saisir, cf. notre étude, *L'immaturité de la vie adulte*, Paris, PUF, 1999, 2^e éd.

¹⁵ Sur le chaos vocationnel, cf. D. RIVERIN-SIMARD (1996), *Travail et personnalité*, Québec, Les Presses de l'Université Laval. Sur le chaos organisationnel, cf. *Le chaos de carrière dans les organisations*, Montréal, Éditions nouvelles, 1999.

¹⁶ Sur le sujet barré, cf. J. LACAN (1971), « Subversion du sujet et dialectique du désir », in *Écrits II*, Paris, Le Seuil.

¹⁷ Sur ce sujet pluriel, cf. B. LAHIRE (1998), *L'homme pluriel, les ressorts de l'action*, Paris, Nathan.

¹⁸ La cohabitation dépression-cynisme chez le sujet postmoderne est une autre variante de sujet barré ; sur une telle cohabitation, cf. notre travail *Vers une société des agendas*, op. cit., p. 100-102.

qu'avec ce sujet barré nous sommes loin du sujet moderne qui avait la prétention d'ériger la raison, sa raison, en tribunal du réel.

Le retour de l'événement

Ce ne sont pas simplement les sujets individuels qui se trouvent déstabilisés à l'ère communicationnelle. Ce sont aussi les sujets collectifs, États, institutions, organisations : les différentes formes de décentralisation, de délocalisation, les externalisations expriment cette sorte d'apesanteur qui saisit les institutions cherchant à tâtons désormais leur place dans tel ou tel réseau à leur portée. De ce point de vue, F. Dubet a bien mis en évidence cette fragilité grandissante des institutions¹⁹. Le retour de l'événement et de son imprévisibilité avec ses effets déstabilisateurs contribue à accroître cet affaiblissement du sujet tant individuel que collectif.

Ce retour en force de l'événement doit nous amener à nous interroger sur ce qu'il signifie. Or l'événement, comment mieux le définir, si ce n'est à travers l'expression du *ce qui arrive*, ce qui arrive malgré moi, me laissant passif, dépendant face à cet imprévu de l'accident, de la catastrophe à moins qu'il s'agisse d'événements heureux, mais ceux là restent moins spectaculaires, donc moins *événementiels* dans la mesure où les événements heureux, de par leur nature même, donnent l'impression d'avoir été toujours plus ou moins anticipés : le sujet tend à s'attribuer ses propres réussites, renvoyant ses échecs à l'événementiel. L'événement qui entretient un lien indissociable avec le moment présent exprime une rupture dans les temporalités car il n'avait pas été envisagé comme possible jusqu'à ce qu'il devienne réel : d'où cette rupture entre l'avant et l'après événement. L'événement, par la cassure qu'il produit, va devenir lui-même temporalisant à travers le repère que de fait il institue, nous aidant subitement à comprendre autrement notre passé et bouleversant les possibles liés à notre avenir : par l'événement, nos deux horizons de rétention et de pro-tension, pour reprendre les formulations de Husserl, vont s'en trouver modifiés : nous ne nous remémorons plus et nous n'anticipons plus comme avant l'événement.

Dans cette perspective, à la pérennité de la structure et à son emprise totalisante, s'oppose la singularité de l'événement ; ce dernier ne peut se présenter que dans son individualisation : ainsi, il ne saurait y avoir, sauf pétition de principe, deux événements identiques ; la singularité est la marque propre de l'événement, une singularité immémoriale, qui ne peut donc rappeler un autre fait similaire enregistré en mémoire, ce que souligne opportunément C. Romano²⁰. L'événement a donc une position unique liée à un statut exceptionnel, celui de la surprise, de l'inédit tant dans le lieu où il se manifeste que dans le temps où il survient, tant dans ses causes imaginables que dans ses effets observés.

¹⁹ In *Le déclin de l'institution*, Paris, Le Seuil 2002.

²⁰ Dans son ouvrage *L'événement et le temps*, Paris, PUF, 1999.

Une énigme toutefois accompagne toujours l'événement, empêchant son total dévoilement ; P. Ricœur nous le rappelle²¹, l'événement est toujours en sursis de son propre sens, bien qu'il exige que lui soit conféré un sens. Certes, reconnaissons avec F. Jullien²² que l'événement entretient avec notre culture une forte connivence car la culture européenne est d'abord événementielle, au contraire par exemple de la culture chinoise plus sensible à la continuité dans la transition. La postmodernité de l'événement n'épuise certes pas ce dernier, qui a joué un rôle important déjà en modernité ; toutefois, cette postmodernité s'exprime dans un recours privilégié à l'événementiel et à sa commémoration par la mémoire et ce aux détriments de l'histoire, mais elle est impuissante à tirer une trame d'une suite événementielle. L'hypertrophie de la mémoire événementielle et l'effacement de l'histoire d'un temps orienté expriment bien à ce sujet deux tendances convergentes des nouveaux contextes postmodernes.

L'événement n'est pas la crise

Si l'événementiel 1968 a été traité la plupart du temps comme bouleversant un équilibre structural, signe annonciateur de l'émergence d'une société de consommation cherchant à se situer en contraste avec la société de production antérieure, il n'en est pas de même de l'autre signe avant-coureur de notre postmodernité, celui du premier choc pétrolier de 1973 ; ce dernier, malgré la dérégulation qu'il a généré au niveau du marché de l'emploi, fut entrevu comme une anomalie passagère dans la structure, anomalie assimilée à une crise économique et culturelle ; nous pensions alors traverser une situation désagréable certes, mais passagère : crise de l'emploi, crise des insertions, crise du travail, crise des marchés... La référence rémanente à la crise tout au long des années 1980-1990, voire encore actuellement, s'apparente à une dénégation de l'événement susceptible d'annoncer un changement structural à moins qu'il ne soit absorbé par la structure. La crise, pour peu qu'elle ne dure pas trop, sera traitée sur le mode du non-événement ; elle ne fait que suspendre momentanément l'une ou l'autre forme de continuité. Ainsi, la crise économique, telle celle de 1929, a été vécue comme une mise entre parenthèses appelant une réorganisation, en l'occurrence en termes d'implantation d'une économie keynésienne. À la différence de l'événement, la crise, qu'elle soit personnelle ou sociale, ne semble pas porteuse d'enseignement ; vécue sur le mode dysfonctionnel, elle ne présuppose pas *a priori* une question de sens.

Il aura fallu d'un côté l'irruption du Sida dans les années 1985, nous mettant en face de nos nouvelles fragilités, d'un autre la chute du Mur de Berlin en 1989, imprévisible dans les années antérieures, en dehors de quelques signes annonciateurs très discrets, nous signifiant la fin d'un équilibre, d'un troisième côté le drame des *Twin Towers* de septembre 2001, pour que, peu à peu, mais avec grande difficulté, nous sortions de l'idéologie de la crise. C'est ainsi que nous en arrivons à nous sentir de plus en plus souvent bousculés et interpellés par une suite d'événements dont l'insolite est à mettre en relation

²¹ In *Temps et récit*, Paris, Le Seuil, 1983.

²² Cf. *Du « temps », éléments d'une philosophie du vivre*, Paris, Grasset, 2001.

avec le peu de clefs de lecture dont nous disposons pour interpréter ces événements. Mais nous prenons acte que lire ces événements en termes de crise devient de plus en plus inopérant.

Pourquoi délaissier la crise et recourir à l'événement ? La réponse à une telle question est inscrite dans les caractéristiques respectives de l'événement et de la crise. Cette dernière est assimilable à un désordre temporaire qui n'a de cesse de retrouver sous une forme appropriée l'ordre ancien. L'événement annonce l'instauration d'un nouvel ordre, durable ou pas, qui se manifeste à travers la singularité qui le constitue. Même si parfois crise et événement sont amalgamés dans le même traitement, la crise est d'abord lue et interprétée sur le mode fonctionnaliste du dysfonctionnement perturbateur, un accident de parcours ; à ce sujet, J. Barus-Michel insiste bien sur le fait qu'à l'idée de crise s'associe l'idée de sortie de crise, si la situation, ajoute-t-elle, ne comporte pas de fonctionnement pathogène²³. R. Kaës, de son côté, entrevoit la crise simultanément comme rupture et suture à travers un espace de dépassement²⁴. L'événement, quant à lui, est toujours lu et interprété sur le mode herméneutique, celui d'une singularité, faisant de l'événement une catégorie ontologique fondamentale de par la position unique qu'il occupe, comme le souligne opportunément D. Davidson²⁵, mais cette singularité est annonciatrice car, pour reprendre les termes de C. Romano²⁶, l'événement est en sursis de son propre sens, bien qu'après coup il rejoigne, d'une façon ou d'une autre, le monde des évidences. Si en définitive dans la crise il y a du Phénix renaissant de ses cendres, au cœur de l'événement se trouve toujours une Cassandra énigmatique dans ce qu'elle présage. Nous sommes donc là dans deux épistémologies inconciliables du moment présent.

Retour de l'événement sur lui-même à travers le projet événementiel : métamorphose de l'individu en acteur

Alors que jusqu'ici nos environnements modernes se sont intéressés à l'événement comme ce qui arrive malgré nous et nous laisse dans un état de perplexité voire d'assujettissement, avec le déploiement des contextes postmodernes, l'événement semble être l'objet d'un tout autre traitement. Certes, encore aujourd'hui, l'événement garde dans certains de ses emplois son sens moderne, traitant par exemple la date du 11 septembre 2001 comme une date événementielle, mettant les individus que nous sommes dans une posture interrogative, questionneuse de sens en s'ouvrant vers des significations successives. Mais il prend, dans d'autres de ses emplois, une signification en contrepoint, celle-là délibérément volontariste, à travers la mise en place d'un

²³ Cf. J. BARUS-MICHEL, F. GIUST-DESPRAIRIES, L. RIDEL (1996), *Crises. Approche psychosociale clinique*, Paris, Desclée de Brouwer.

²⁴ Voir son étude « Introduction à l'analyse transitionnelle », in R. KAËS *et al.* (1979), *Crise, rupture et dépassement*, Paris, Dunod.

²⁵ Voir son étude « L'individualisation des événements », 1969, in *Action et événement*, Paris, PUF, 1993, trad.

²⁶ *Op. cit.*

projet d'événement. L'événement ici n'arrive plus malgré moi, s'imposant à ma passivité prise en défaut ; il devient ce que je cherche moi-même à faire advenir en étant actif à travers tel ou tel projet événementiel que j'entends construire et réaliser. L'événement présentement se trouve donc de plus en plus sollicité pour désigner ce que je cherche à initier en me mettant dans une posture active. Les projets événementiels en effet se multiplient actuellement, du projet de célébration festive au projet de commémoration : les domaines politiques, culturels, sportifs, ludiques, demeurent quadrillés de projets événementiels, eux-mêmes valorisés par la société médiatisée de consommation et de communication.

L'événement en postmodernité est alors l'objet d'un double traitement temporel, tantôt traitement d'un présent ou d'un passé plus ou moins récent à travers sa conservation au sein d'une mémoire événementielle, tantôt traitement du passé, du moins de sa mémoire événementielle à travers sa célébration projetée dans un futur plus ou moins immédiat, et ce par l'aménagement d'une date agendaire, chargée d'une valeur symbolique, celle de la commémoration qu'il s'agit d'organiser. À la limite la projection dans le futur peut se faire à partir du seul moment présent, sans commémoration-support justificatrice, à travers une pure création de l'événement : projeter pour la première fois un concert musical ou une rencontre festive ou encore un challenge sportif.

On peut dire que, dans une conjoncture souvent morose, celle de la postmodernité jusqu'à ses actuels développements, le projet d'événement participe avec ses dimensions volontaristes, commémoratives et festives à une sorte de réenchantement, c'est-à-dire de divertissement, ce dernier terme étant pris dans son sens pascalien ; il s'agit de faire surgir de l'événement un inédit enchanteur, heureux, en contraste, en distraction d'avec bon nombre d'événements vécus sur un mode malheureux. Dans la gestion pronominal du projet d'événement²⁷, l'individu lui-même cesse d'être passif ; il reprend vie pour un temps à travers les initiatives qu'il développe ; il se fait acteur. Le projet événementiel, qu'il soit de commémoration, de festivité, de rencontre sportive, d'animation culturelle, voit le retour du sujet sur un mode momentanément triomphant ; ce sujet postmoderne malmené par la conjoncture décide de devenir pour un temps acteur et se pose en initiateur. Si le projet événementiel reste fragile, tributaire du moment présent et du futur immédiat mais sans possibilité de laisser de trace, contrairement à l'événement mémorisé, car après l'événement célébré tout doit disparaître, il comporte néanmoins sa propre grandeur dans un environnement de forte fragilité, notamment en se donnant la possibilité de transformer momentanément les individus en acteurs. De ce point de vue, son ambition toujours associée à sa fragilité n'est pas sans connotation tragique.

Telles sont les doubles temporalités dominantes qu'il nous est donné présentement d'assumer à travers l'événement lorsque ce dernier se déploie en contexte postmoderne ; mais une suite d'événements subis ou voulus reste insuffisante pour constituer une trame historique avec son intelligibilité structu-

²⁷ Toute conduite de projet se veut pronominal ; projeter, c'est toujours se projeter, mettant en scène l'acteur qui projette ; cf. à ce sujet notre travail, *Psychologie des conduites à projet*, Paris, PUF, 2004 pour la 4^e édition.

rante : si d'aventure ici il y a structure, elle est plutôt dissipative au sens que lui donne I. Prigogine²⁸. Il faudrait alors parler d'un système chaotique dans lequel se trouve intégré l'individu-acteur, un système à la fois générateur à chaque instant d'une imprévisible menace et producteur d'une inédite nouveauté, contraignant cet individu-acteur face à l'événement à la continuelle recherche d'un nouvel équilibre entre deux modalités qui amalgament, chacune à sa façon, des formes de tragique et des variétés de réenchantement.

Jean-Pierre BOUTINET
Professeur en psycho-sociologie à l'UCO d'Angers ;
professeur associé à l'Université de Paris X ;
Et chercheur associé au CREF de l'Université Paris X
jean-pierre.boutinet@wanadoo.fr

²⁸ Cf. I. PRIGOGINE et I. STENGERS (1979), *La nouvelle alliance*, Paris, Gallimard.